

La petite grandeur nature

Anne-Sophie
Dantec



Anne-Sophie Dantec

La petite grandeur nature

© Anne-Sophie Dantec, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2116-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Née en 1983 à Versailles, hors les murs du château, Anne-Sophie Dantec grandit, mais surtout mûrit, dans les Yvelines pendant dix-huit ans. La pratique du sport, du théâtre et de la musique rythme son emploi du temps. Elle rejoint Paris en 2001 pour y parcourir, théories économiques et financières dans une prestigieuse université, rues et recoins des différents quartiers au hasard de merveilleuses randonnées, pendant cinq années. Installée non loin de la Dame de Fer, elle démarre ensuite, à La Défense, sa carrière professionnelle, dans le milieu bancaire. En 2009, elle s'expatrie au Grand-Duché de Luxembourg, hors les murs du palais grand-ducal, pour raisons personnelles. Elle y poursuit sa carrière de cadre bancaire durant huit ans, tout en s'engageant dans une carrière de maman. Alors que 2017 touche à sa fin, Anne-Sophie Dantec décide d'offrir un début à un nouveau chapitre de sa vie, notamment en tournant la page de la rubrique « Banque », pour se confronter, entre autres, à l'épreuve de la « page blanche ». C'est ainsi, et là-bas, au Luxembourg, qu'après avoir donné le jour à deux enfants, et donné congé à la finance, Anne-Sophie Dantec donne naissance à son premier essai, « La petite grandeur nature ».

*À tous mes proches, qui m'ont fait une place en or dans leur cœur, en
m'autorisant à y jouer le rôle du « petit élément perturbateur qui tient dans
une main ».*

Préambule, demi-portion 1

Voici un ouvrage pour petits et grands, au sens proprement physique du terme figurez-vous. Eh bien oui. Car si certains disent que la taille ne compte pas, lorsque cela les arrange, d'autres peuvent tout à fait s'autoriser à dire précisément le contraire, pour exactement la même raison. Chacun voit midi à sa porte. Et même sans aller jusqu'à passer une tête dehors, chacun peut jauger et fixer le milieu du jour à travers sa porte, que ce soit par le judas ou par le trou de la serrure. On s'accommode aisément de son point de vue, par absence de choix, parfois, mais par manque de volonté ou d'imagination dans la recherche de moyens permettant de le réorienter, bien souvent. S'agenouiller devant une évidence qui diverge mais dit vrai, ou gravir un marchepied pour voir et surtout regarder une tout autre réalité en face, est théoriquement à portée de toutes les mains. Or, si l'on s'en tient à considérer les résultats de la pratique, il semblerait que ce ne soit pas le cas.

Mais il ne faut pas capituler. Donc justement, au lieu de laisser un certain point de vue, pourtant intéressant, se faire taire puis marcher sur les pieds sans recul ni scrupule, au titre d'une pratique radicalement limitante, la prénommée Anne-Sophie que je suis a décidé de faire prendre la parole à la souris – depuis un marchepied trouvé sans souci –, pour dire « Ça suffit ! » à cet âne qui brasse du vent à agiter ses grandes oreilles tout en bravant toute écoute, et qui brame pour des broutilles sans toutefois oser braver vents et mares – les marées, n'en parlons même pas –, et profiter ainsi d'un moment d'accalmie dans la bataille, pour révéler les surprenants à-côtés d'une inégalité, *a priori* de taille.

En effet, alors qu'à ras de terre des nanosujets s'attellent à des œuvres nécessairement plus grandes qu'eux, en jonglant avec embûches et autres brindilles qui s'apparentent à des bûches, et en slalomant entre les pattes lourdes et maladroites des mastodontes de quelque cent étages supérieurs, l'ombre imposée par ces derniers ne permet pas toujours de faire franche clarté sur l'incroyable singularité de ces petits êtres du rez-de-chaussée, qui soit se résignent à se faire aussi discrets que leur taille est timide sur le

mètre de couturière, afin de déranger encore moins qu'ils ne le font déjà – désolante absence d'insolence qui les pousserait même à créer un degré de dérangement négatif s'ils le pouvaient –, soit ont beau s'évertuer à sautiller en tous sens pour se faire voir et entendre, ils rebondissent inexorablement contre la panse oppressante des balourds du dessus, et terminent scotchés au sol, où ils n'ont d'autre choix que de ronger leur frein en mâchouillant mousses, racines et cadavres d'aérosols. On trouve tout et n'importe quoi par terre. Mais on ne trouve pas n'importe qui, justement.

Aussi, pour une fois, offrons à ces êtres de petite taille la possibilité d'avoir le verbe haut, et pourquoi pas le dernier mot, pour commencer, sur le papier. La légèreté de ce dernier ayant à cœur de porter les messages dans les étages, au gré d'une bise favorable et farfelue que des esprits au moins entrouverts, idéalement grand ouverts, seraient enclins à accueillir, invitant ensuite petits et grands à se faire la bise, sur le même rang et sans rancune, sur la même marche et sans basses démarches. Si telle embrassade se découvre à nos yeux, chapeau bas aux intéressés, et ce quelle que soit la hauteur initiale des couvre-chefs respectifs, car ils auront été de petits coquins grandement curieux, et ce sont eux qui en seront les plus heureux.

Vous allez donc ici toucher du doigt un sujet qui peut sembler anodin, mais qui mérite quand même que l'on s'y attarde un peu. Vous pourrez même le toucher avec vos deux mains, ce fameux sujet, et plus si affinités si vous êtes amateurs de poupées en papier mâché. En effet, en remaniant avec inventivité les différentes pages de cet ouvrage – qui souhaitait lui-même décortiquer un sujet et était donc inévitablement relié à l'éventualité de subir le même sort, au titre du phénomène de « Juste retour des choses » –, vous réussirez sans nul doute à matérialiser la taille réelle de la rédactrice... Soit 1 mètre 52, et des poussières, en couches infinitésimales, assurément difficiles d'accès pour un œil à poil.

Ah oui, quand même. Certes. Mais Oui-Oui toi-même. Et c'est plutôt flatteur car, s'il eut été nécessaire de le rappeler, cet adorable petit monsieur se promène dans une décapotable rutilante, et se rend utile à autrui, sans délai d'attente. Cela étant, il faut admettre qu'il a un grelot. Mais en cherchant bien, tout le monde est un peu fou. Et dans un pays où les merveilles, tout comme les jouets, se comptent par milliers, mais finissent souvent fracassés, ce n'est pas le chapelier au casque pété qui clamerait le contraire, bien au contraire.

En effet, à la table du goûter, tous les gens qui prennent le thé sont plus ou moins déjantés. Fort heureusement d'ailleurs. Car à défaut de cette qualité d'être un chouya fada, chapeaux, gâteaux, beignets et chichis seraient bien fades. Et ce serait alors une orgie d'ennui, à l'heure où savourer gaiement une vie sans chichis devient au contraire impératif, dans un monde qui, bien que tournant comme un robot « hagard-agar » autour de la gastronomie, ne relève plus du tout de cette dernière. Tout un chacun, petit ou grand, pourra aisément confirmer que vivre dans le monde actuel n'est ni de la tarte, ni du gâteau, et que les tartines rassies au beurre ranci qui sont servies à nos yeux, et déballées à nos oreilles, nous laissent souvent déconfits. Mais certainement pas cuits, ni cons d'ailleurs. Même si d'aucuns en sont très probablement convaincus, et essaieraient bien de mal nous vendre, avec des salades, une mayonnaise soi-disant revisitée, car – douteusement – relevée. Dans tous les cas, ces représentants de bien mauvaise qualité l'auront préalablement fait monter, pour finalement nous rabaisser, et c'est ce que

nos pupilles et papilles, plus averties qu'il n'y paraît, retiendront et rejetteront, pour finalement fuir, sans demander ni leur reste, ni si elles peuvent quitter la table, quitte à y oublier leur veste. Elles se plaisent à déguster, oui, mais en toute vigilance, et en aucun cas dans la souffrance.

Notre seule commande, en qualité de joyeux convives que des petits riens empreints d'un brin de folie ravivent : pouvoir nous occuper librement de nos propres oignons, avec notre grelot, et que l'on arrête de nous faire suer, et pleurer. Et dans cette quête de liberté et de légèreté, nous resterons fermes en nous battant contre les négatifs qui tentent, par tous moyens, de montrer patte blanche positive, alors qu'ils sont justement loin, là-bas sur leur île noire où flotte une atmosphère morose totalement dépourvue d'eau de rose, d'être blancs comme neige dans la submersion de l'ensemble des continents par les haut-le-cœur. Et dans leur œuvre maléfique simultanée d'assèchement des nappes féeriques, fraîches et ludiques de notre existence, ils doivent impérativement faire chou blanc.

Nous avons soif de douceurs, bêtises comprises. Suçons-les, assumons-le, et rions allègrement au museau des vauriens qui souhaiteraient nous en empêcher, tout en les maintenant à l'échelle du micro-point, dans notre longue-vue et dans nos lunettes de grande gaîté.

Le présent sujet, de taille, sera ainsi libéré, de manière délibérément légère, du carcan de certains points de vue négatifs et réducteurs, tout en essayant d'inviter quelques modestes réflexions philosophiques au comptoir des fluides – où la capacité d'une colonie de verres à renvoyer efficacement quantité de lumière, et à rendre parfois étonnamment clairvoyant, ne doit pas être sous-estimée –, afin d'allier une forme d'utilité, à un fond présenté, ici ou là, de manière gaiement déformée.